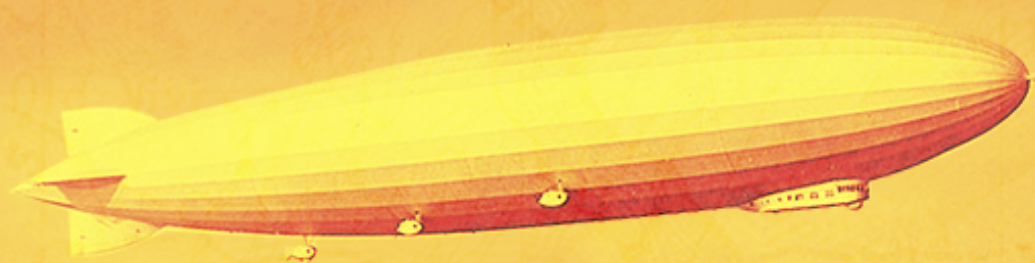


FRANCIS VALÉRY

LA CITÉ ENTRE
LES MONDES



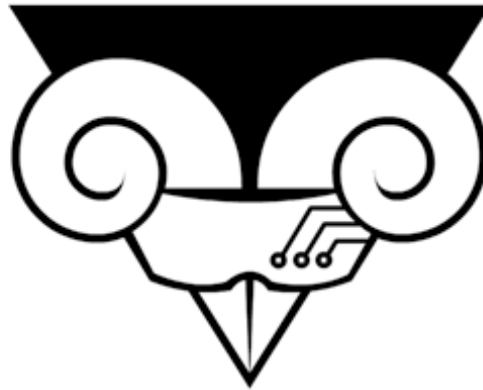
La Cité entre les mondes

Francis Valéry



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

ISBN : 978-2-84344-614-6

Parution : février 2014

Version : 1.0 — 21/01/2014

© 2014, Le Bérial' pour la présente édition

Illustration de couverture © Erwann Perchoc ([CC-BY-2.0](https://creativecommons.org/licenses/by/2.0/))

La Cité entre les mondes

Prologue

ET TANDIS QUE LES FLOUGHS s'efforçaient de maintenir ouverte la fissure étroite et instable qui sinuait entre les mondes, épuisant le Vimana du peu d'énergie qu'il recelait encore en ses entrailles, le dernier des Anciens franchit enfin la barrière dimensionnelle qui se dressait entre le Temple, dissimulé au cœur de la montagne, et l'Arche de Survie.

Il s'accorda un bref instant de répit, le temps que ses organes visuels à multiples facettes s'accommodent à la pénombre du corridor creusé dans le basalte. Puis il fit quelques pas vers le sarcophage qui l'attendait — c'était le dernier d'un alignement qui en comportait dix-huit, puisque l'équipage d'origine avait compté dix-huit membres. Tous identiques avec leurs flancs gravés d'un apparent fouillis de figures géométriques, leurs extrémités arrondies, leur mince couvercle d'une matière aussi noire que celle des Portails lorsqu'ils étaient inactifs. Posés à même le sol, loin des regards, ces sarcophages étaient comme autant de tombes alignées pour l'éternité.

L'Ancien eut une pensée pour les colons, partis depuis si longtemps... Les Ruches n'avaient jamais donné de leurs nouvelles à ceux restés dans la montagne. Qu'étaient-ils devenus ? Avaient-ils pu s'adapter aux conditions de vie sur ce nouveau monde ? Avaient-ils trouvé, en l'une ou l'autre des espèces les plus évoluées, des héritiers à qui transmettre le savoir et la sagesse de leur race ? Ce monde encore très jeune était dominé par les reptiles : l'intelligence finirait bien par s'éveiller chez certains d'entre eux. Peut-être chez ces prédateurs rusés et cruels qui

avaient appris à chasser en bande, sans craindre le feu ou l'eau — les plus évolués élevaient même des troupes d'espèces herbivores. Mais il y avait aussi ces derniers venus : des créatures de petite taille qui nourrissaient leur progéniture d'un fluide qu'ils produisaient eux-mêmes. Les Anciens, tout comme les Floughs, avaient fini par penser que ceux-là finiraient par supplanter les géants aux longues dents. Une bonne chose. Car ils se sentaient bien plus proches des créatures à mamelles que de celles qui pondaient des œufs. Quel serait l'avenir de cette planète ?...

Le dernier des Anciens se remit en marche. Chacun de ses pas lui demandait un effort véritablement démesuré et sa démarche se faisait de plus en plus lente, hésitante, incertaine... comme si la fatigue qui en résultait allait en s'accumulant, constituant peu à peu un fardeau immense, transformant l'existence même de cette créature en une douleur effroyable qu'elle ne saurait supporter longtemps encore.

La gravité... soupira mentalement l'Ancien.

Cette maudite gravité que ni lui ni ses compagnons d'infortune — les « spécialisés » qui avaient constitué l'équipage résident du Vimana — n'étaient jamais parvenus à apprivoiser.

Le monde sur lequel ils avaient fait naufrage était hostile et farouche, loin de tout, dans un secteur excentré de la galaxie. La troisième planète de son système solaire, presque entièrement recouverte d'eau : une véritable oasis dans l'espace immense et inhospitalier. Mais cruel paradoxe, elle était aussi un véritable enfer pour des êtres qui avaient toujours vécu en haut espace, dans l'environnement biologique du Vimana où rien, jamais, ne ressentait la pesanteur des choses, pas plus que l'écoulement du temps...

La plupart des Reines avaient survécu à l'impact. Et tandis qu'elles quittaient la montagne avec leurs essaims, afin d'explorer ce monde et de tenter d'en faire une nouvelle colonie de peuplement, ceux de l'équipage, les « spécialisés », avaient dû se résoudre à rester sous la protection du Vimana. Mais l'énergie de celui-ci avait fini par s'épuiser.

Lui était le dernier d'entre Eux — et en dépit de la farouche volonté de survivre ancrée au plus profond de lui, cet instinct animal et irréprouvable, il savait que l'heure du renoncement était venue.

En un dernier et douloureux effort, l'Ancien enjamba le rebord du sarcophage. Il s'y allongea avec d'infinies précautions puis se tint immobile, un long moment, s'efforçant de contrôler le flux de ses humeurs internes, de réguler le souffle de sa poche pulmonaire, de dégager les nodosités de ses articulations postérieures. Un semblant de répit se distilla dans ses longs membres filiformes et étrangement façonnés, avant de se lover au creux de son large thorax de chitine brillante...

Il révolta ses organes visuels puis désactiva ses organes auditifs. À l'abri derrière ses opercules sensoriels, tout un univers s'offrit alors à son regard intérieur : des millions d'images mentales provenant d'autant de mondes, oubliées depuis une éternité, se bousculaient à nouveau dans son esprit...

Un groupe de Floughs pénétra dans l'Arche de Survie. C'était des petites créatures d'apparence batracienne avec des gros yeux globuleux aux pupilles d'un bleu transparent, des cuisses musclées et puissantes qui offraient un singulier contraste avec leurs deux paires de membres antérieurs graciles. De leurs goitres à la peau diaphane s'échappait par intermittence l'unique son qu'elles paraissaient capables de produire et qui leur avait valu leur nom.

Les Floughs se rassemblèrent en masse autour de l'Ancien qui était en train de glisser dans l'inconscience. Leurs esprits s'accordèrent alors pour former l'Unicité consciente. Harmonie parfaite : les Floughs devenaient Un — et celui-ci était entré en communion avec le dernier membre de l'Équipage. Une bien étrange symbiose qui durait depuis des millénaires...

Les Anciens avaient rencontré les Floughs sur un monde lointain dans un repli de l'espace où un Vimana s'était égaré. Les deux races s'étaient reconnues avant de s'allier : leurs talents étaient admirablement complémentaires. Les Anciens maîtrisaient la technobiologie des Vimanas : avec eux, *à l'intérieur d'eux*, ils pouvaient voyager entre les étoiles ! Les Vimanas étaient parfois difficiles à contrôler — leur conscience était très limitée ; mais ils étaient pratiquement immortels et ils franchissaient le mur de la lumière sans s'en rendre compte. De leur côté, les Floughs avaient le don de repérer les passages à dimension fractale entre les divers univers — mais ils ne pouvaient se glisser que dans des replis de faible profondeur, comme celui dans lequel ils avaient aménagé l'Arche de Survie. Et bien que leur curiosité fût insatiable, le frisson de l'aventure ne s'était jamais emparé d'eux ! Se dissimuler loin des regards indiscrets tout en maintenant une présence sensorielle leur suffisait. Les Anciens, par contre, s'étaient révélés capables, avec leur technologie et grâce aux Vimanas, de consolider les fissures détectées par les Floughs et de les rendre praticables. Alliés, les deux peuples étaient devenus les maîtres de toute la Création ...

L'ultime parcelle de conscience individuelle s'échappa de l'Être allongé dans le sarcophage qui se referma sur lui. Alors les Floughs se retirèrent et condamnèrent la porte de l'Arche de Survie. Puis ils se réfugièrent dans le Temple.

À l'intérieur du Monolithe.

Il ne leur restait plus qu'à attendre que les créatures à sang chaud qu'ils avaient entrepris d'appivoiser, d'éduquer, deviennent assez évoluées pour leur servir d'hôtes. Il faudrait sans doute pour cela quelques millions de révolutions de la planète bleue autour de son étoile jaune. Ce qui, pour eux qui évoluaient hors du temps, ne signifiait rien...

Épisode 1 : Paris, rue du Faubourg Saint-Denis

Chapitre 1 : Le pachyderme de M. Eiffel

L'appartement occupait le premier étage d'un immeuble du dix-huitième siècle, planté rue du Faubourg Saint-Denis, à mi-chemin entre la zone aéroportuaire de la gare du Nord et les pontons du canal Saint-Martin.

Son invraisemblable encombrement — ce n'était que livres et manuscrits, mappemondes et globes terrestres, instruments de navigation, d'observation et de mesure, fossiles et minéraux, massacres d'antilopes et armes primitives... — évoquait tout à la fois la bibliothèque d'un érudit polyglotte, l'annexe d'un laboratoire de sciences physiques, le cabinet de curiosités d'un honnête homme du siècle précédent ou encore le musée personnel d'un explorateur inlassable. Et, de fait, le spacieux quatre-pièces était tout cela à la fois. Simplement parce que son locataire, l'éminent professeur Blumlein, était bel et bien chargé de cours à l'École normale supérieure, cultivait indiscutablement une bibliophilie envahissante ainsi qu'une curiosité insatiable et papillonnante pour tout ce qui sortait un tant soit peu de l'ordinaire.

Seule note discordante entre le personnage et son décorum : il n'existait pas d'homme davantage casanier que ce cher Blumlein. Il ne s'aventurait pour ainsi dire jamais au-delà de la Petite Ceinture ferroviaire qui soulignait de ses rails la limite administrative de la capitale impériale — et ses collections de masques africains, têtes réduites amazoniennes, objets de culte tibétains, fragments de défenses de mammouth gravés par des chamanes sibériens et autres étrangetés exotiques, n'étaient en rien le fruit d'hypothétiques voyages aux endroits les plus reculés de l'Empire, mais résultaient plutôt d'une fréquentation assidue du Cercle des Savanturiers comme du Club des Explorateurs.

D'agréable apparence et d'aimable fréquentation, Blumlein avait le don de nouer de solides amitiés au sein des diverses sociétés savantes. Ses

amis ne manquaient jamais de lui rapporter quelque « souvenir » de leurs voyages.

Ce matin-là, le professeur Blumlein ne s'était pas rendu à son bureau de la rue d'Ulm. Il avait préféré rester chez lui et investir la grande pièce à l'arrière de son appartement, celle avec deux larges portes-fenêtres qui donnaient sur les installations de l'aéroport. C'était une belle journée de février. La femme de ménage avait tiré les rideaux et la pièce baignait dans une lumière froide qui soulignait avec précision le contour de chaque objet. Un vaste plan de travail en occupait le centre. Les murs tout autour étaient tapissés d'étagères surchargées d'ouvrages scientifiques, de boîtes d'archives en carton, de récipients en verre de hauteur et de forme variables, mais tous bourrés de composants et de pièces de rechange. De loin, cela ressemblait à de bien étranges confitures. Au milieu de cet établi improvisé trônait un drôle de bricolage. Un écran rond et bombé, d'une trentaine de centimètres de diamètre, était serti dans la façade d'un coffre approximativement cubique et d'aspect métallique, légèrement décalé sur la droite tel l'œil globuleux d'un batracien borgne. Une dizaine de potentiomètres équipés de boutons crantés

étaient alignés sous cet écran tandis que deux séries de voyants lumineux occupaient le côté gauche du panneau avant. Une paire de longs cornets acoustiques recourbés complétait l'engin, lui donnant des allures de cyclope cornu échappé de quelque récit légendaire.

L'appareil était en train de fonctionner. Une image un peu floue tressautait sur l'écran rond. Faite de nuances de gris. Déformée sur le pourtour.

« Ouais... ouais... » marmonnait avec ravissement l'homme assis devant cet appareillage.

Il se mit à affiner les réglages des potentiomètres. Un vague crachotement se fit entendre dans les cornets acoustiques. Encore quelques instants et des voix s'élevaient, hésitantes, lointaines : étrangement lointaines...

L'homme eut un gloussement de satisfaction.

Sur l'écran, on reconnaissait désormais la scène d'un théâtre. Devant des décors constitués de surfaces géométriques entremêlées, des acteurs vêtus de costumes non moins étonnants étaient en train de répéter un spectacle. Ils s'arrêtaient parfois et on entendait alors quelqu'un (le metteur en scène ?) émettre des commentaires sur un ton parfois bourru, parfois agacé, d'un endroit situé à l'extérieur du décor. Puis les acteurs reprenaient, inlassablement.

Conscient d'avoir atteint les limites actuelles de l'appareil, Blumlein ne toucha plus à rien et se renversa contre le dossier de son siège. Un sourire satisfait s'épanouit sur son visage poupin.

« Ça marche ! Ça marche ! Je le savais ! » murmura-t-il en serrant brusquement les poings en un geste de défi.

Il y eut à cet instant un claquement sourd à l'intérieur du coffre et l'écran vira au noir.

L'homme sursauta.

« Merdre ! » dit-il avec une sobriété forcée.

Un mince filet de fumée orangée se mit à sourdre de l'arrière du récepteur tandis qu'une odeur fortement poivrée se répandait dans la pièce.

« Merdre ! Bimerdre ! Et remerdre ! » s'exclama le professeur Blumlein, cette fois avec un réel agacement.

Il se leva tout en agitant une main devant son visage pour en écarter les vapeurs délétères et en soufflant bruyamment, puis il se précipita vers l'une des portes-fenêtres qu'il ouvrit en grand. Une bouffée d'air frais se déversa dans la pièce...

Blumlein sortit sur le balcon et s'accoua à la rambarde de fer forgé du plus pur style Art nouveau. Il prit une longue inspiration — l'air embaumait : des dizaines de senteurs exotiques s'échappaient des hangars de la Compagnie coloniale. Puis il laissa son regard errer au hasard.

On vivait une époque formidable !

Une dizaine d'hommes s'activait autour du plot d'amarrage numéro deux de l'aéroport. Un immense dirigeable s'était placé en vol stationnaire, presque à la verticale du pylône d'approche. C'était le *Disraeli*. Il portait l'emblème rouge et or de la Lion's, la première compagnie de fret aérien de la Britannie.

Par un amusant effet de perspective, la baleine des airs semblait sur le point d'écraser l'armature métallique du colossal éléphant érigé par M. Eiffel au sommet de la colline Montmartre, et dont la table d'observation, aménagée sur le dos de l'animal, grouillait de dizaines de visiteurs. Depuis vingt ans qu'il était ouvert au public, l'animal factice était devenu l'un des lieux de visite obligés de tous les étrangers de passage dans la Ville Lumière. Au point d'en éclipser presque la tour Eiffel, autre réalisation grandiose de l'architecte le plus représentatif du génie français. Il faut dire que le dos du pachyderme offrait un point de vue valant aisément le déplacement — et l'effort nécessité par l'escalade des trois cent cinquante marches de son escalier intérieur. Haut de cinquante-six mètres, posé à côté de l'Arc de triomphe, le pachyderme l'aurait dépassé de la tête !

Blumlein tira une montre plate de son gousset et y jeta un rapide coup d'œil. Il était presque midi. Une tour pneumatique émergea de l'immense bouche d'ombre d'un hangar du Port autonome et se hâta de gagner le terminal international, troublant à peine le ballet aérien d'une nuée d'autogires pressés. Le *Disraeli* était à l'heure : les monstrueuses baudruches gavées d'hélium étaient *toujours* à l'heure — en quelque endroit du monde où des terminaux avaient été érigés. Les plus-légers-que-l'air avaient la réputation d'être le moyen de transport le plus sûr — même la mystérieuse disparition du *Hohenzollern* en mer de Chine n'avait pas entamé le capital confiance dont jouissaient les aéroflottes des Empires. Paris était donc desservi deux fois par jour et chaque jour de l'année. Avec une régularité et une précision horlogères — au point que l'on se demandait parfois si la Britannique était encore une île. Ce qui agaçait d'ailleurs un peu Samuel, sans qu'il en comprît vraiment la raison. Peut-être était-ce parce qu'il se méfiait des Anglais tout autant que des Allemands — la politique des premiers en Palestine ne lui paraissait pas plus honorable que celle des seconds en Mitteleuropa...

Blumlein ferma les yeux et s'efforça de faire le vide dans son esprit. Mais le plan des circuits du récepteur y restait gravé. Il le parcourut mentalement. Pour la millionième fois.

« L'isolement de la valve... murmura-t-il. Ça ne marchera pas tant que je ne réglerai pas ce problème. »

Puis il regagna l'appartement et referma la fenêtre derrière lui. Cela sentait encore la bakélite brûlée et un relent de fluide éthérique flottait dans la pièce, malgré les longues minutes d'aération.

Blumlein avait placé de grands espoirs dans cette nouvelle matière récemment commercialisée par la Manufacture de Saint-Étienne : l'éthéromiline, un composé éthérique à haute densité sur une base de simple bakélite, qui permettait, en théorie, de progresser d'une demi-grandeur. C'était mieux mais insuffisant. Il se pencha et, d'un geste sec, déboîta le panneau arrière. Le socle de la valve avait fondu. Il aperçut des débris de verre et un résidu d'effilochage. Espoirs déçus, une fois encore. Mais n'était-ce pas la règle du jeu ?

Blumlein se redressa et passa une main aux doigts écartés en peigne dans son épaisse tignasse noire tout en soupirant longuement. Puis il gratta machinalement ses joues couvertes d'un poil court mais dru — il s'aperçut qu'il ne s'était pas rasé depuis au moins trois jours, et qu'avec son visage éternellement pâle il devait avoir une mine épouvantable.

Qu'importe ce nouvel échec ! Il en faudrait plus pour le décourager. Il était certain que son invention finirait par être parfaitement au point — et que son « télévidéoscope », comme il l'avait d'ores et déjà baptisé, révolutionnerait les communications à distance. Il y aurait peut-être

même un Nobel de physique à la clef ! Après tout, le Prussien Wilhelm Wien l'avait eu l'an dernier pour bien moins que cela !

Samuel sourit à cette idée — il ne faisait pas tout cela pour la gloire mais pour la beauté du geste. Ou quelque chose comme ça ! C'était sa manière à lui de se vouloir un artiste. Car en ce début du vingtième siècle, la Science était devenue un Art à part entière. Comme l'avait proclamé son ami Tristan Bernard, *le vingtième siècle serait scientifique ou ne serait pas !*

À ce moment, on sonna à la porte d'entrée.

Blumlein sortit du laboratoire improvisé, traversa le couloir et, sans un mot, actionna le contacteur à distance de l'entrée de l'immeuble. Puis il entrouvrit la porte donnant sur la cage d'escalier et, sans attendre le visiteur dont il devinait l'identité, gagna la cuisine pour préparer le thé que son ami (et néanmoins rival !) John Thomson lui avait fait apporter la veille, en droite ligne ou presque de la lointaine Suid-Afrika dont il venait de rentrer.

Chapitre 2 : Une étrange dépêche

Joseph pénétra dans l'appartement, précédé d'un sonore : « C'est moi ! »

Puis il referma la porte, s'immobilisa au milieu de l'entrée et pointa son nez en direction du plafond garni d'un reliquat de moulures en plâtre tarabiscotées que l'âge n'avait pas vraiment épargnées. Il ôta sa casquette et la coinça sous son bras, avant d'exécuter une série de brèves inspirations.

« Ça sent le brûlé ! cria-t-il. Vous avez quelque chose au four, professeur ? »

Le nouveau venu avait usé de ce ton très particulier dont il avait, en quelque sorte, le secret. La plupart de ses interlocuteurs y voyaient l'expression d'une naïveté juvénile, somme toute assez charmante. D'autres, moins nombreux mais probablement plus perspicaces, croyaient y discerner l'esquisse d'une ironie précoce. En ce qui le concernait, Blumlein avait depuis longtemps opté pour le second terme de l'alternative. Il connaissait Joseph depuis son enfance, et tant l'insolence que l'insouciance du jeune homme lui plaisaient assez.

« Je suis dans la cuisine, répondit-il. Mais il n'y a rien au four », s'empressa-t-il d'ajouter sur un ton parfaitement neutre, en feignant d'entrer dans le jeu de Joseph.

Celui-ci obliqua vers la cuisine, un sourire complice sur les lèvres.

Joseph Plumet était garçon de courses à la *Gazette tricontinentale illustrée*, «grand hebdomadaire progressiste et indépendant» — ce qui signifiait que le canard (un cahier de seize pages grand format en typographie sous couverture photo en deux couleurs) affichait des idées républicaines à la limite de la subversion, et pratiquait la laïcité comme d'autres mènent des croisades ou des guerres de libération nationale. De fait, il abritait au sein de sa rédaction une assez jolie brochette d'anarcho-syndicalistes et de Frères appartenant à divers Ateliers républicains, tous plus ou moins anciens communards récemment rentrés de Belgique, du Luxembourg ou des îles Anglo-Normandes, à la faveur de l'amnistie de 1904 supposée favoriser une « réconciliation nationale ». Au

mieux, c'était un vœu pieux. Au pis, une simple foutaise. La République écrasée ne pouvait se réconcilier avec l'Empire triomphant. Question de nature.

En réalité, Joseph était le fils unique de la propriétaire et le neveu du patron. Comme tel, il avait droit à un « régime de faveur » : en sus de cours particuliers auprès de Blumlein qui lui servait de précepteur, il avait été condamné à faire ses classes dans la profession — et par là même à faire ses preuves en commençant tout au bas de l'échelle. Joseph était entré à la *Gazette* à l'âge de quatorze ans, avec le double grade de balayeur et pourvoyeur de sandwiches à mi-temps. Il venait d'avoir dix-huit ans ainsi qu'une promotion : garçon de courses. Et la promotion s'était traduite, concrètement, par la fourniture d'un assez bel outil de travail : une motocyclette Indiana bicylindre en V. Autant dire que Joseph ne descendait de son engin que pour grimper à bord d'un petit nuage...

« Ça va, professeur ? »

Les deux hommes échangèrent une poignée de main puis Joseph reprit ses investigations olfactives — cette fois en direction du sac de toile posé sur la table — puis il s'assit, sans attendre d'y être invité.

« Afrique du Sud ? Ça sent meilleur que dans le couloir. »

Blumlein confirma d'un hochement de tête puis il répondit à la question (qui n'en était pas vraiment une) par une autre question. Le professeur avait parfois un côté jésuite assez prononcé.

« Qu'est-ce qui t'amène ? Sauf erreur ou oubli de ma part, il n'était pas prévu que je te fasse travailler aujourd'hui.

– Non ! En effet.

– Alors ? À part bien sûr cette habitude de tomber toujours au bon moment, dit Blumlein en désignant du menton le sac de thé.

– Du fameux, à en juger l'odeur. »

Blumlein s'engagea aussitôt dans une de ces tirades dont il était coutumier, dès qu'il s'agissait de l'une de ses marottes. Et l'archéologie africaine en était une.

« Ce cher vieux Thomson me l'a fait livrer hier après-midi. Il rentre tout juste d'une mission de trois mois à Zimbabwe, pour le compte du musée d'Anthropologie. Le voilà donc promu "anthropologue", cette fois ! Le rêve ! Trois mois à creuser le sol et à relever des plans, sans personne pour vous casser les pieds. Voilà ce que c'est d'être à la fois un spécialiste en archéologie scientifique et un physicien à la pointe de la recherche sur le stockage de l'énergie. Thomson trouve des subventions bien plus facilement que moi. Ah, le monde est injuste ! Enfin, c'est la vie ! En attendant, cette vieille canaille a réussi à me mettre l'eau à la

bouche sans rien me dévoiler de ses prétendues trouvailles ! J'espère que...

– Justement ! s'exclama soudain Joseph, coupant la parole à son interlocuteur comme s'il venait brusquement de se souvenir du pourquoi de sa visite.

– Justement quoi ? » demanda Blumlein sans se formaliser.

Il versa dans la théière réservée au thé sud-africain une longue rasade d'eau à peine frémissante. À chaque thé sa théière. C'était une règle d'or.

Si par certains côtés le professeur était absolument hermétique à ce que l'on nomme les conventions sociales, par d'autres, il se montrait on ne peut plus respectueux des traditions. De certaines traditions comme celles entourant le cérémonial du thé. Étranges contradictions en apparence — mais l'homme les cultivait.

Une senteur fine et délicate se répandit bientôt dans la cuisine.

« Je veux dire... Je vous apporte une dépêche qui, *elle aussi*, vient d'arriver d'Afrique. Mais du Kongo... »

Le coursier plongea dans la sacoche de cuir qu'il portait en bandoulière et qu'il n'avait pas quittée. Au bout d'un moment, il y dénicha une feuille de papier pelure pliée en quatre qu'il tendit à Blumlein.

« Ça devrait vous intéresser, professeur ! » dit-il en esquissant un sourire enfantin.

Blumlein tira une paire de besicles d'une poche de sa veste d'intérieur, et la posa sur son nez en un équilibre instable. Tandis qu'il parcourait le document d'un air de plus en plus intéressé, Joseph se pencha vers le bec verseur de la théière pour humer au plus près la vapeur odorante.

« Une merveille... une vraie merveille... » murmura-t-il en plissant les yeux comme un gros chat.

Pour un peu et s'il en avait été capable, il se serait mis à ronronner.

« Alors ? » demanda Joseph, les yeux brillants, lorsque Samuel Blumlein eut reposé la dépêche sur la table.

« Rien de très nouveau ...

– Comment ça ! » explosa le jeune homme.

Il saisit la feuille (qui s'était repliée toute seule) et la lut à haute voix :

Kisangani, État indépendant du Kongo, 19 février 1913

Pour la troisième fois en moins de deux semaines, une créature inconnue a semé la terreur dans la région de Nyakaziba, au sud-ouest du lac Kivu, s'en prenant à plusieurs villages indigènes et à une conserverie de poisson.

Une flottille de pêcheurs a été attaquée en plein jour et partiellement détruite. Au cours de la nuit suivante, c'est la conserverie locale qui a fait l'objet de la fureur de l'animal.

Rappelons que ces incidents ont commencé peu après la construction d'un wharf en bordure d'une zone jusque-là inexploitée du lac.

Quatre pêcheurs ont trouvé la mort dans ces incidents, trois par noyade et le dernier par écrasement.

Les divers témoignages recueillis après ces incidents, qui ont causé des dégâts considérables mais n'ont fort heureusement fait aucune victime dans la population européenne, ont permis, par recoupement, de dresser un portrait de la créature que la population locale désigne du vocable de mokélé m'bembé.

De couleur gris-brun et avec une peau nue, l'animal aux mœurs semi-aquatiques serait aussi massif qu'un éléphant ! Il posséderait un long cou flexible, une petite tête serpentiforme et une longue queue de lézard. Les multiples descriptions étonnamment concordantes suggèrent que le mokélé m'bembé, qui attaque les pirogues et tue leurs occupants mais ne dévore pas les cadavres, pourrait être apparenté aux dinosaures, ces créatures qui dominèrent la Terre mais que l'on estime généralement disparues depuis la fin de l'ère tertiaire.

[De notre correspondant à Kisangani, province du Haut- Zaïre.]

Sa lecture achevée, Joseph brandit la feuille au-dessus de sa tête.

« C'est tout de même quelque chose, non ? »

Blumlein soupira.

« Les dinosaures ne se sont pas éteints à la fin de l'ère tertiaire ou cénozoïque, il y a deux millions d'années et demi, mais à la fin de l'ère secondaire ou mésozoïque, il y a soixante-cinq millions d'années.

– Un détail, professeur !

– De soixante-deux millions d'années et demi. Un “gros” détail, tu m'excuseras !

– C'est un journaliste qui a rédigé cette dépêche, pas un scientifique. Ce qui compte, c'est le factuel ! Et non le commentaire annexe ! N'est-ce pas ce que vous m'avez répété cent fois ?

– Exact, mon garçon. Mais je ne lis rien dans ce document de très factuel. Rumeurs, “on-dit”, prétendus témoignages et supposées observations... mais rien de concret.

– Que vous faut-il de plus ?

– Je viens de te le dire : du concret. Même si elles reposent sur un semblant de vérité et pour aussi intéressantes qu'elles soient, de telles observations ne constituent en rien des preuves scientifiques. Ce ne sont même pas des indices — dans le sens “criminologique” du terme. Je suis

désolé, Joseph, mais dans les domaines particuliers de la connaissance scientifique, le témoignage humain ne vaut rien. Il suffit de parcourir les pages des faits divers pour s'en convaincre. Les coupables ne ressemblent jamais à leurs portraits-robots.

– Je m'étonne de votre manque de curiosité, professeur ! »

Blumlein soupira une nouvelle fois, longuement. Puis il reprit sur un ton peiné :

« Si elle était établie, la survivance de dinosauriens en Afrique serait la plus grande découverte zoologique du siècle. Bien sûr que je suis curieux de cette... "possibilité". J'en suis même passionné ! Depuis une quinzaine d'années, j'ai amassé sur le sujet une énorme documentation : témoignages de chasseurs, dessins faits par des indigènes, relations d'attaques de villages... De telles histoires circulent dans toute l'Afrique centrale, du Kamerun à la région des Grands Lacs. Ici, on parle du Chipekwe ou du Lau, un redoutable prédateur qui serait le portrait tout craché du cératosaure ! Là, on évoque ce mokélé m'bembé comme étant un petit diplodocus ! Et ce n'est pas nouveau : déjà du temps de la splendeur de Babylone circulaient de telles légendes. Les Sumériens, qui soit dit .au passage avaient poussé fort loin l'exploration de l'Afrique noire qu'ils nommaient Me-Lukh-Kha, parlaient du sirrushu ou dragon de l'Euphrate ! On trouve d'ailleurs plusieurs de ces bestiaux gravés sur la porte d'Ishtar découverte par mon ami Robert Koldewey lors de ses dernières fouilles. Mais rien de concret, au risque de me répéter ! Pas même le moulage d'une empreinte ! Alors n'espérons pas de documents photographiques irréfutables et encore moins des fragments de squelette ou de peau. Rien, je te dis. Mille fois rien !

– Justement !

– Quoi encore ? »

Joseph prit un petit air narquois et se servit tranquillement une seconde tasse de thé.

« Il est bon, le thé de votre ami Thomson, professeur.

– Justement quoi, Joseph ? » insista Blumlein sur un ton égal.

Si Joseph avait voulu agacer son précepteur, c'était loupé. Ou plutôt... c'était réussi ! Mais il était hors de question pour Blumlein d'admettre de tels sentiments.

« Mon cher oncle est du même avis. "Mille fois rien !" , comme vous dites. Aucune preuve.

– Opinion raisonnable pour quelqu'un dans sa position. La *Gazette* est un journal sérieux.

– Mon cher oncle est toutefois convaincu de l'existence, dans ces régions peu accessibles et marécageuses, d'une ou plusieurs créatures à ce jour non répertoriées par la science.

– Cela n’aurait rien d’étonnant... mais de là à avancer l’hypothèse de la survivance de dinosauriens ! Les preuves, Joseph. Les preuves. On en revient toujours au même point.

– Exact, professeur. Les preuves ! Voyez-vous, mon cher oncle, qui est un homme fort pragmatique, estime que si des preuves existent, ce n’est pas en restant à Paris qu’on les découvrira... »

Joseph prit un air malicieux et ajouta :

« Je crois que le sujet l’intéresse vraiment. Et le journal est prêt à mettre le paquet !

– Ah non ! s’exclama Blumlein qui craignait de comprendre. Ne compte pas sur moi. Surtout en ce moment. Mon télévidéoscope est presque au point et je ne veux pas manquer la première de *L’Enchanteur pourrissant* de mon ami Kostrowitzky.

– Ils ont terminé les répétitions ?

– Non. Mais ne change pas de sujet, je te prie. Je n’ai aucune envie d’aller chasser le dinosaure au fin fond de nulle part ! D’autant qu’il n’y a pas la moind...

– Pas la moindre preuve ! Je sais, professeur. Mais jetez donc un œil là-dessus. »

Joseph avait sorti de sa sacoche un paquet de faible

épaisseur, long d’une vingtaine de centimètres et large de la moitié. Il s’agissait d’un objet rigide soigneusement emballé dans un chiffon.

« Allez-y ! dit Joseph en posant le paquet sur la table. Mais doucement, c’est fragile.

Le professeur Blumlein hésita un instant... puis il commença le déballage. En apercevant le bas-relief, il se figea net. Son visage perdit le peu de couleur qu’il avait habituellement. Ses lèvres se serrèrent et son nez, qu’il avait long et étroit, sembla se pincer encore davantage en son milieu.

« C’est un moulage, expliqua Joseph. Il a été fait ce matin même, à votre intention. Peut-être ignoriez-vous que la *Gazette* avait largement participé au financement de l’expédition Thomson sur le site de Zimbabwe. Ça nous a donné un droit de regard sur tous les objets découverts. Entre nous, je sais que votre collègue Thomson a rapporté pas mal d’artefacts intéressants qui vont être étudiés sans tarder. Mais je n’en sais pas davantage. À part pour celui-ci. Il est beau, n’est-ce pas ? »

Blumlein hocha lentement la tête tandis que ses longs doigts de pianiste, d’une finesse presque féminine, se promenaient amoureusement sur la silhouette mise en relief d’un animal qui n’avait rien d’étrange et rien d’inconnu. L’artiste avait fait preuve d’assez de talent et de minutie pour que le modèle reproduit soit aisément reconnaissable — à l’inverse des sirusus de la porte d’Ishtar qui tenaient de l’allégorie composite. Indiscutablement, c’était là le profil caractéristique d’un petit

sauropode. La seule incongruité, c'est que *ce sauropode était censé avoir disparu depuis soixante-cinq millions d'années*, soit au bas mot soixante-quatre millions et neuf cent quatre-vingt-dix mille ans avant qu'un homme eût été en mesure de l'observer, et de le dessiner avec autant de précision.

« Un détail... fit remarquer Joseph, comme s'il avait lu dans les pensées de Blumlein. Mais un "gros" détail, non ? »

Il n'y avait aucune ironie dans son propos. Seulement du bonheur. Beaucoup de bonheur : le jeune homme savait qu'il avait gagné la partie.

Blumlein hocha à nouveau la tête.

Il ôta ses lunettes et les glissa soigneusement dans sa poche.

« Quand partons-nous ? » dit-il.

Chapitre 3 : Messagerie pneumatique

Assis en tailleur sur un vieux tapis de sol, Samuel Blumlein passait en revue les rayonnages inférieurs d'une de ses bibliothèques, pointant de l'index les titres dorés et parfois presque effacés qui s'étalaient sur les reliures rebondies, passant d'un volume à l'autre avec un zigzag de la main. Il finit par trouver ce qu'il cherchait : un Atlas colonial dans une édition relativement récente — ces dernières années, les implacables rivalités entre les Empires français, britannique et allemand, sans oublier les plus petites nations comme le Portugal, les Pays-Bas, l'Italie ou la Belgique, avaient généré des problèmes incessants, soldés plus ou moins à l'amiable par des concessions frontalières parfois importantes. La France avait ainsi cédé au Reich une partie du Gabon en échange d'une neutralité germanique au Maroc. L'État indépendant du Kongo avait négocié avec le minuscule Portugal un accès élargi sur l'Atlantique — du côté de sa colonie de l'Angola. Contre des concessions britanniques en Chine, le Reich avait revu à la baisse ses propres visées expansionnistes du côté du lac Kivu — là même où Samuel s'apprêtait à se rendre. Le vingtième siècle s'annonçait comme un siècle compliqué. D'autant que les anciennes colonies commençaient à se révolter. Le Kongo avait donné le signal et la Chine avait suivi de peu. La terrible répression consécutive à la révolte des Boxers, la mise à sac de Pékin par les armées occidentales et nippones des Huit Puissances, l'invasion du Tibet par les Anglais... toutes ces infamies n'avaient pas empêché la Chine de faire sa Révolution, de proclamer son indépendance, et d'instaurer la république deux ans plus tôt.

Samuel tira le fort in-quarto et alla s'installer dans un fauteuil de cuir fauve dont les accoudoirs étaient griffés en maints endroits et qui venait d'une de ces ventes publiques qu'il affectionnait tant. Il donna de la lumière et commença à feuilleter l'ouvrage.

Tout bien pesé, le professeur Blumlein aurait pu aisément passer pour une sorte d'inventeur excentrique ou d'explorateur en chambre, un rien misanthrope et vaguement mythomane. Il vivait en effet seul au

milieu d'un amoncellement d'objets hétéroclites — reflets d'une personnalité aux multiples facettes et cultivant les contradictions, au point d'en faire presque un art de vivre. Blumlein, par exemple, connaissait l'Afrique par cœur ! Mais il n'avait jamais poussé l'aventure plus loin, direction plein sud, que l'estuaire de la Gironde — là où l'on avait récemment redécouvert les vestiges de la mythique cité gallo-romaine de Novioregum. Car Blumlein ne résistait que difficilement aux plaisirs de la déambulation dans les ruines antiques — à condition, bien sûr, qu'elles s'inscrivissent dans un périmètre distant de la capitale de moins d'une journée de train, et que le temps ne soit ni à la pluie, ni au froid, ni à la canicule.

Difficile de deviner, de prime abord, que cet homme était, dans le domaine de la physique d'avant-garde, un des plus brillants théoriciens de sa génération. Blumlein avait à peine vingt-neuf ans et, en dépit d'un dossier au ministère de l'Intérieur relativement chargé, il était déjà en charge des cours de Physique corpusculaire et de Relativité à la prestigieuse École normale supérieure — domaines toutefois purement théoriques et dont on voyait mal, en particulier dans les couloirs du ministère de tutelle, en quoi ils pourraient déboucher un jour sur la moindre application *pratique*. Mais fort heureusement certains conseillers ministériels voyaient un peu plus loin que leur ministre dont le champ de vision avait une fâcheuse tendance à s'étioler, sitôt franchi l'extrémité de son appendice olfactif. Ancien des barricades de la Seconde Commune, ancien exilé, le professeur Blumlein affichait sans nuances ses opinions républicaines. Mais c'était un génie. Et l'Empire préférait fermer les yeux pour conserver ses génies, même républicains, plutôt que de les voir s'expatrier à nouveau pour se placer au service d'un ennemi quasiment déclaré comme le Grand Reich ou d'un allié (supposé...) comme l'hypocrite Britannie.

L'exil...

Blumlein avait déjà donné. Deux longues années. Mais il ne regrettait rien. Il avait rencontré Hugo dans un Atelier spéculatif, à Luxembourg-Ville, et l'immédiate sympathie réciproque s'était sans tarder transformée en une profonde amitié.

Hugo avait un an de moins que Samuel. Il partageait la même fascination pour la science, le même espoir dans un avenir meilleur. À ses heures, c'était un inventeur génial.

La radio le passionnait. La transmission d'images animées en même temps que de son — ce que Samuel allait baptiser plus tard son « télévidéoscope » — lui apparaissait comme un rêve à portée de main. Hugo Gernsback avait une unique sœur, de neuf ans son aînée, Sarah, qui était mariée avec un certain Hector Plumet, un Bruxellois francophone,

et lui avait donné un fils, Joseph. Célibataire, Hugo vivait chez ses parents.

Les Gernsback étaient une vieille famille ashkénaze installée au Grand-Duché depuis plusieurs générations ; Blumlein n’y était que de passage — un parmi les centaines de réfugiés républicains chassés de France après que les bonapartistes et leurs alliés de l’extérieur eurent triomphé de la III^e République, et restauré l’Empire en plaçant sur le vieux trône vacant, et sous le nom de Napoléon IV, le fils unique de l’ancien empereur déchu et mort en exil en Angleterre.

Ils accueillirent Samuel chez eux. Comme un second fils. Le temps qu’il avait fallu — simple question de solidarité. Lorsque l’empereur décréta l’amnistie générale au nom de la « grande réconciliation », de nombreux républicains quittèrent leurs terres d’accueil : Belgique, Luxembourg, Écosse, bailliages de Jersey et Guernesey. Blumlein fut parmi les premiers à rentrer : Paris lui manquait. Souhaitant créer une maison d’édition, Hugo et son beau-frère, Hector Plumet, suivirent le mouvement et s’installèrent également à Paris, où ils lancèrent plusieurs hebdomadaires scientifiques et littéraires. Le premier s’appelait *L’Électricité moderne* et fut suivi d’autres titres qui formèrent bientôt un véritable groupe de presse : les Publications Stellar, dont la *Gazette tricontinentale illustrée* était aujourd’hui l’un des fleurons.

Blumlein estimait avoir une dette envers les Gernsback. S’occuper du neveu de Hugo comme il le faisait était la meilleure manière qu’il eût trouvée pour rembourser cette dette. Pour le jeune Joseph Plumet qui était fils unique, Samuel Blumlein jouait tout à la fois le rôle du grand frère toujours disponible et celui d’un précepteur aussi patient qu’érudit. Difficile dans ces conditions de décliner l’offre de Hugo — d’autant que si l’idée d’abandonner son antre pendant plusieurs mois, pour se transformer en une sorte de « reporter-explorateur », l’angoissait bien un peu (le lac Kivu était largement au-delà de son habituel périmètre d’investigation — et pas question de s’y rendre en train de luxe), la perspective d’aller fureter sur les traces d’un saurope l’excitait indiscutablement. Il y avait dans cette affaire une indéniable dimension fantastique. Blumlein était littéralement fasciné par l’hypothèse de la survivance de dinosauriens en Afrique, au lac Kivu, au Zimbabwe ou ailleurs — car les témoignages ne manquaient pas et émanaient d’un peu partout. Mais l’homme n’était pas à une contradiction près, et se faisait donc fort de prouver que les méthodes d’investigation scientifique qu’il comptait bien mettre en œuvre seraient à même de démêler l’écheveau de ce mystère. Pour autant qu’existât un réel mystère — et que toute cette agitation ne fût pas le fruit d’une simple mystification.

Le professeur Blumlein pensait à tout cela lorsqu'un bip résonna dans le vestibule pour signaler que le terminal pneumatique de l'appartement venait d'éjecter un tube. Il posa sur une table basse la carte de l'Afrique équatoriale sur laquelle ses regards s'étaient égarés depuis déjà un long moment. Il s'ébroua de sa rêverie et quitta à regret le profond fauteuil dans lequel il s'était laissé aller.

Le coffre de réception se trouvait dans une des pièces de devant, sous une des fenêtres donnant sur la rue du Faubourg Saint-Denis. Le réseau pneumatique desservait depuis peu la totalité de la capitale, y compris les quartiers nord et est. L'immeuble où habitait Blumlein avait été raccordé quelques mois plus tôt.

Il ouvrit le coffre et prit le tube. Il contenait trois missives qu'il glissa dans la poche de sa veste d'intérieur. Puis il replaça le tube, verrouilla le volet avant d'enfoncer du pouce le bouton retour. Il y eut un double clic lorsque le sas interne se referma — puis un léger chuintement lorsque la dépression pneumatique renvoya le tube vide au forwarder de quartier dont dépendait le bloc urbain constitué de son immeuble et des bâtiments proches.

Samuel passa dans la cuisine et mit un peu d'eau à chauffer. Lorsque le thé fut prêt, il s'en servit une tasse généreuse et regagna le salon. Puis, seulement, il prit connaissance des missives.

La première était à l'en-tête de la Stellar : Samuel remarqua et apprécia aussitôt le nouveau logo de la société, réalisé dans un pur style cubiste qu'il identifia aisément — d'autant que son ami Braque lui avait montré les esquisses courant janvier. Samuel esquissa un sourire satisfait. Il avait fait inviter Hugo au réveillon de fin d'année dernière, où étaient présents la plupart de ses amis artistes : des peintres comme Braque, Picasso ou Marie Laurencin, des compositeurs comme Edgard Varèse, des écrivains et poètes comme Guillaume de Kostrowitzky et André Billy. Recommandé par Samuel, Hugo avait été admis de suite par le petit groupe. Samuel aimait à l'occasion jouer à l'entremetteur entre ses amis artistes, « nécessiteux chroniques », et des hommes d'affaires susceptibles de leur passer des commandes.

Il décacheta l'enveloppe et parcourut rapidement le courrier qu'elle enfermait. Le service comptable de la Stellar l'informait que son compte bancaire à la Société générale de Paris avait été crédité d'une somme qui serait plus que suffisante pour préparer son voyage. Et qu'un compte courant avait été ouvert à son nom à leur agence de Matadi, par l'intermédiaire de leur succursale en Belgique-M'Siri avait jeté les Belges hors du Kongo *manu militari*, mais les affaires continuaient...

Hugo n'avait pas perdu de temps. Il n'en perdait d'ailleurs jamais. Samuel eut un petit gloussement. Il était certain que son ami avait donné l'instruction de virer cet argent avant même que Joseph n'eût transmis à

son « cher oncle » son accord de principe pour s'embarquer dans cette aventure. Hugo connaissait bien Samuel. Le coup du moulage ne pouvait pas manquer d'éveiller — c'était peu de le dire ainsi ! — l'intérêt de celui-ci.

La seconde missive provenait de l'École normale supérieure. Mme l'Administrateur informait le professeur Blumlein que sa demande de mise en disponibilité pour le second semestre avait été acceptée par le Conseil Directorial — le courrier foisonnait de majuscules. Et qu'elle prenait effet ce jour même. Son traitement continuerait de lui être versé pendant cette période, « à titre de Contribution de l'École à sa Mission scientifique au Kongo », était-il précisé.

Blumlein eut une seconde occasion de glousser. Il n'avait bien entendu jamais sollicité une telle mise en disponibilité — encore un coup de Hugo ! Mme l'Administrateur ne pouvait rien lui refuser depuis que la Stellar avait orchestré une campagne de presse pour défendre l'École, menacée par un stupide projet gouvernemental de refonte de l'enseignement supérieur. Officiellement, il s'était agi de redéploiement des structures et d'aménagements budgétaires. Officieusement, c'était un bastion de l'ancienne République qui avait été visé. Probablement au nom de la prétendue « réconciliation nationale ».

La troisième missive était un pli muet mais le cachet de dépôt indiquait qu'elle venait du forwarder de la rue Cadet, dans le neuvième arrondissement. Blumlein la décacheta et en tira une feuille de couleur ivoire. En guise d'en-tête, elle portait un idéogramme japonais constitué de deux colonnes surmontées d'un linteau horizontal, semblant servir de refuge à une croix verticale à laquelle on aurait adjoint, à partir du centre, deux petites pattes en forme de virgules. Le kanji se lisait *kogarashi* et signifiait « brise d'automne et d'hiver ». Un œil inscrit dans une étoile à cinq branches égales surmontait l'idéogramme. Le reste de la feuille était couvert d'un long texte crypté en caractères latins.

Sans marquer le moindre étonnement, Blumlein regagna aussitôt le salon et prit dans la bibliothèque un ouvrage cartonné de petite taille, d'aspect fort banal. Il s'agissait d'un roman dont il n'avait d'ailleurs pas réussi à terminer la lecture — la critique l'avait pourtant bien accueilli et il avait été doté d'un prix par la toute récente académie Goncourt. Si sa mémoire était bonne (et Samuel passait pour avoir une mémoire d'éléphant), le livre avait même été le premier ainsi distingué par les frères Goncourt et leurs amis. L'ouvrage était signé par un certain John-Antoine Nau, dont on ne savait, vu le patronyme, s'il était anglais ou français. Samuel y avait vu un signe de la confusion de l'époque. Il feuilleta le livre jusqu'à une page précise, compta le nombre de lignes convenu, puis le nombre de lettres depuis le début de la ligne. Il

recommença l'opération plusieurs fois puis, muni désormais de la clé du code utilisé par son correspondant, remplaça le livre à sa place. Jusqu'à une prochaine utilisation.

Samuel s'installa dans son fauteuil préféré et commença le décryptage en se demandant quelle raison impérieuse avait pu conduire le Vénérable à lui écrire personnellement en utilisant le système de cryptage de l'Obéissance orientale.